Document generated on 08/10/2025 7:27 a.m.

Cahiers de géographie du Québec

Géographie et féministe : remarques liminaires

Christine Risi

Volume 30, Number 79, 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/021772ar
DOI: https://doi.org/10.7202/021772ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Risi, C. (1986). Géographie et féministe : remarques liminaires. *Cahiers de géographie du Québec*, *30*(79), 77–82. https://doi.org/10.7202/021772ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC
Vol. 30, no 79, avril 1986, 77-82

QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

GÉOGRAPHIE ET FÉMINISME : REMARQUES LIMINAIRES

par

Christine RISI

Département de géographie
Université Laval, Québec

Géographie et féminisme : ce face à face insolite, apparemment un peu forcé, est-il légitime[1] ? Le rapprochement de ces deux mots qui, à première vue, paraissent étrangers l'un à l'autre, est-il la marque d'un caprice ou celle d'un prétexte ? ou encore, celle d'une pure provocation ? Il faut s'empresser de le préciser : rien de tel ici. L'intention est tout autre ; elle consiste à faire état d'une réflexion. D'une réflexion menée initialement seule ; empreinte, par conséquent, de ces sentiments aliénants liés à l'isolement et au silence que sont la culpabilité et le manque d'assurance, mais qui, sitôt conduite à plusieurs voix[2], a pris une ampleur intellectuelle et une coloration existentielle des plus stimulantes et ce, par-delà les différences et les différends.

Cette réflexion, il faut le dire, je l'ai délibérément voulue et résolument pratiquée au féminin, c'est-à-dire en considérant sans détour, ni louvoiement, ce trait différentiel qu'est celui du sexe ; le sexe, non pas à titre de complément anatomique ou de supplément métaphysique, mais bien en tant que marque insigne d'une différence, d'une altérité. En d'autres termes, réfléchir au féminin, ce qui — c'est à espérer — ne sera pas le seul fait de femmes, c'est — sexe posé — laisser entendre plus que voir le lieu d'où « je » parle. C'est donc d'une manière certaine refuser de laisser son sexe en reste, de penser en faisant *tout comme si* je n'étais pas une femme — ou un homme. C'est tenter aussi de mettre échec et mat ce sujet qui, a-t-on dit universel, pense avant même de s'éprouver. Et qui, par un artifice de pure logique, habile mais illusoire, extirpe son essence de sa raison. Se plaçant ainsi dans une posture qui, bien qu'imaginaire, lui procure, de fait, maîtrise et pouvoir, comment dès lors ce sujet prétendu universel pourrait-il risquer de faire intervenir sinon sa propre réalité d'être sexué, du moins la question de la différence, du radicalement autre ? Or, voilà des propos qui manifestement n'ont rien de géographique. Pourtant, c'est ce type de démarche réflexive qui m'a incitée à assumer à la fois ma position fonctionnelle de géographe et ma situation existentielle de femme.

Il s'agit donc ici de faire entendre en quoi ce rapprochement conceptuel entre géographie et féminisme est bel et bien légitime. Pour ce faire, il importe dans un premier temps de formuler ces questions sous l'impulsion desquelles cette réflexion au féminin s'est actualisée. Certaines d'entre elles s'inscrivent dans la foulée de cette perspective égalitariste entrouverte par les grands mouvements sociaux du XX^{e} siècle et qui, à bien des égards, ont été le terreau idéologique de plus d'un propos féministe. D'autres nécessitent plutôt une analyse du social, un examen approfondi de la socialité et ce, tant dans ses incidences économiques et politiques qu'idéologiques.

Enfin, d'autres relèvent plus spécifiquement d'une pensée géographique. En vrac, voici donc ces questions :

— Dans les Universités québécoises, 6% des postes d'enseignement en géographie sont assumés par des femmes et dans les départements, le ratio étudiant femme/homme est de 1/1,5 au baccalauréat, de 1/2 à la maîtrise et de 1/3 au doctorat. Si éloquents soient-ils, ces chiffres[3] n'expliquent pourtant rien. Ils éclairent et interrogent toutefois la place qui revient aux femmes-géographes. Pourquoi si peu de femmes sont-elles professeures de géographie ? Pourquoi si peu d'étudiantes ne poursuivent-elles pas des études supérieures ? Ces dernières n'auraient-elles rien à dire de leurs propres rapports à l'espace ? Leur prise de parole est-elle possible, pensable ? Est-elle souhaitable et souhaitée ? Enfin, des femmes-géographes sont-elles autorisées à statuer sur leurs propres modes d'habiter le monde et à relever ainsi, d'une manière vraisemblablement singulière, le défi du théorique ?

— Que penser de cette nouvelle catégorie analytique que sont « les femmes » et dont les caractéristiques et comportements constituent l'objet central d'études de plus en plus nombreuses ? « Les femmes » sont-elles une classe sociale ? Leurs luttes sont-elles assujetties à la sacro-sainte lutte des classes ? Le rapport homme-femme est-il un rapport social ? La division du travail n'a-t-elle pas été initialement fondée sur une division sexuelle du travail ? N'est-il pas, ce rapport homme-femme, celui qui initie l'ensemble des rapports sociaux, celui qui inaugure toute forme de socialité ? Ces questions n'auraient-elles d'ailleurs pas déjà trouvé des réponses éclairées et satisfaisantes ? Alors, pourquoi les formuler à nouveau ? Que signifie donc le caractère impératif et répétitif de cette formulation ?

— Existe-t-il une territorialité féminine ? Est-elle pensable ? Que disent les géographes de ces espaces « féminisés », de ces portions d'espace traditionnellement allouées à des femmes que sont les espaces de la reproduction de la force de travail ? ces espaces qui réfèrent, on le tait souvent, à ceux du domestique, du familial, du quotidien et du corps. Peut-on penser le corps féminin comme le lieu d'un travail social ? L'espace social n'est-il pas ouvert par le corps des femmes ?

Aussi urgentes qu'elles soient, ces questions, pourtant, ne requièrent pas de réponses. Les vraies réponses sont parfois de véritables pièges. Aussi, m'attarderai-je plutôt à préciser : 1) ce que j'entends par les termes « géographie » et « féminisme » ; 2) ce que j'attends de ce rapprochement en regard de ma pratique géographique ; 3) et — pour tout dire — ce que j'en crains.

LA GÉOGRAPHIE : DISCOURS SUR L'ESPACE OU ESPACE DE DISCOURS

Par « géographie », je désigne autant le discours sur l'espace que l'espace de discours. Toutefois, c'est ce dernier qu'il importe de faire valoir ici. Pratique langagière, pratique signifiante, c'est-à-dire qui donne et fait sens, ou encore, production idéologique, discours spécialisé, voilà autant de manières de dire que la géographie consiste à élaborer une représentation du monde, une représentation des êtres et des choses qui s'y trouvent et s'y meuvent. En quoi on peut donc poser que le discours géographique est modulé par des enjeux idéologiques. Les géographes, d'ailleurs, reconnaissent maintenant plus aisément que cette représentation du monde procède

d'une fonction éminemment sociale et que cette fonction dite idéologique est consubstantielle à toute forme de socialité au même titre que les fonctions, mieux connues, de la production (fonction dite économique) et de l'organisation (fonction dite politique). On peut donc penser que l'espace est un objet apte à être soumis non seulement aux instances analytiques de l'économique et du politique, mais aussi à celle de l'idéologique. Que l'intelligibilité de l'espace passe donc non seulement par l'examen exhaustif de ses incidences et déterminations positives, empiriquement observables, mais aussi par ses enjeux symboliques et effets de sens. Car, manifestement, l'espace suscite des représentations, individuelles ou collectives, cumule du sens, excite des discours. En témoigne d'ailleurs fort bien la géographie qui, faut-il le rappeler, n'est toutefois pas le seul discours à dire quelque chose de l'espace. Cette absence d'exclusivité incite, par ailleurs, à penser que l'espace n'est pas tant un *concept* qu'un *thème* géographique. Autrement dit, ce ne serait pas tant l'espace *en soi* qu'un *rapport* à l'espace que la géographie s'efforcerait de rendre intelligible.

Or, l'une des manifestations les plus prégnantes de l'existence d'un tel rapport à l'espace, c'est le territoire. Inscription spatiale d'une socialité, ordonnancement minimal pour qu'il y ait coexistence, espace socialisé parce que espace dans lequel il y a du travail, celui de la matière et celui — non moindre — du sens, le territoire n'est pas un espace in-signifiant. Plus qu'un morceau d'espace, plus qu'une traduction/projection des rapports sociaux dans l'espace, le territoire est en quelque sorte un texte spatial ; une écriture de la relation homme-nature qui donne à voir (qui fait donc image), mais qui donne aussi à lire (qui fait donc sens) une, des territorialités. Cette dernière notion, fort prisée par les géographes depuis quelques années, réfère précisément à la *face vécue* du rapport société-espace. La territorialité, écrit C. Raffestin, c'est ce qui « reflète la multidimensionnalité du vécu territorial par les membres d'une collectivité, par les sociétés en général (...). Les hommes *vivent* tout à la fois le procès territorial à travers un système de relations existentielles et/ou productivistes » (1980, p. 143). La notion de vécu est ici centrale et déterminante. Or, cette notion souffre d'une pauvreté conceptuelle qui la rend très peu opératoire. Car, du vécu, on peut dire : c'est existentiel, ça concerne des choses banales et des pratiques individuelles. C'est manifestement subjectif et ça comporte une part irréductible d'imaginaire. Mais, ça semble intraitable, *a fortiori* lorsqu'on se donne comme exigence méthodologique de ne pas glisser dans l'anecdotique, le cas d'exception ou un psychologisme de mauvais goût ; autrement dit, qu'on s'efforce de faire valoir ce qui se passe entre les êtres plutôt que ce qui se passe en eux. Or, l'instance analytique de l'idéologique m'apparaît comme celle qui permet, avec une certaine efficacité opératoire, d'avoir prise sur ce rapport société-espace et ce, en sa facette vécue. À cet effet, il serait plus que temps de produire une problématique pertinente de la territorialité afin de vérifier si les discours qui disent quelque chose de l'espace, qu'ils soient parlés ou agis, font état de *tous* les types de rapports à l'espace, y compris cet habiter conjugué au féminin.

FÉMINISME, FÉMININ ET FEMMES

Le terme « féminisme » désigne une grande diversité de phénomènes. En effet, il peut vouloir désigner : soit le mouvement politique, celui qui a la particularité d'interroger ouvertement le privé ; soit le mouvement pour le droit des femmes ; soit le questionnement intensif sur la condition « faite » aux femmes ; soit le réseau éclaté et hétérogène des groupes de femmes ; ou encore, une prise de conscience collective,

une démarche personnelle, un choix existentiel. Toutefois, par ce terme, je désigne, ici aussi, un discours. Un discours, donc une représentation du monde, une vision du monde, une pratique signifiante centrée notamment sur l'intelligibilité du rapport homme-femme et ce, afin de concourir à une transformation positive et critique de ce rapport. Je désigne donc un discours, mais en ses multiples et infinies versions. Car il serait vain et malheureux de croire que le féminisme soit un discours unifié. Le féminisme n'est pas un, mais pluri-elles. Aussi, il n'y a pas LE féminisme, mais des féminismes ; pas de vérité féministe, mais une infinité de dires singuliers. Comme d'ailleurs, de la même manière, il n'y a pas LA femme, mais bien des femmes, les femmes ou une femme. Bien réelles. En chair et en os. Avec ou sans enfant. Épouse, amante ou femme de personne. Vies de femme, vécu de femmes qui réfèrent, bien sûr, au corps, à la chair, au sang, au lait, à la blessure, à la perte, mais pas exclusivement à cela — contrairement à ce que donne à voir ces femmes, encore beaucoup trop nombreuses, qui sont recluses dans leur seule fonction de reproduction. Les femmes n'auraient pas d'être, mais seulement un corps. On les comprendra mieux — sans toutefois omettre de les critiquer — ces propos plus déconcertants les uns que les autres qui ont été suscités par cette angoissante question métaphysique « qu'est-ce que LA femme ? » Question typiquement masculine, car ce sont surtout des théologiens, des philosophes, des hommes de droit et de lettres, autant de représentants fidèles de ce sujet pensant dit universel, qui ont été préoccupés par cette question. LA femme serait donc en quelque sorte la production d'un imaginaire masculin — tout comme, d'ailleurs, le concept « Homme ». Car, en effet, il est plus que légitime d'interroger cet Homme avec un grand H qui s'est voulu maître et possesseur de la nature et de se demander s'il représente bien le genre humain. N'est-il pas, en fait, cet Homme (avec un grand H) une façon singulière de l'homme (avec un petit h) de s'exposer tout en gommant sa propre réalité d'être sexué ?

De toute manière, les femmes ne se reconnaissent pas dans ces concepts-là. En quoi, il y aurait peut-être lieu de poser le féminin, lequel n'appartient pas qu'aux seules femmes, j'insiste, comme quelque chose ne se laissant ni saisir, ni soumettre, ni enclore dans et par une définition. Que, par conséquent, le féminin serait peut-être bien la limite même du rationnel ?

ATTENTES ET CRAINTES

Géographie et féminisme : ce qu'on peut attendre de ce rapprochement, ce sont surtout des questions. Des questions auxquelles, si étranges paraissent-elles, il importe de reconnaître une légitimité. Car, ce caractère étrange est lié au fait que de plus en plus d'individus refusent tout simplement de penser selon ces oppositions, du reste fort classiques : rationnel/irrationnel, esprit/corps, dedans/dehors, privé/public, individuel/collectif. Certaines de ces questions interpellent directement les géographes et leur discours alors que d'autres relèvent davantage du discours philosophique. Car, en fait, que le discours géographique se taise sur ces territorialités inférées par autre chose que la logique de l'Un et du Même, par autre chose que la tyrannie de l'identité et de l'homogénéité, considérant qu'il n'y a pas lieu de prendre en compte et de faire intervenir l'altérité et l'hétérogénéité, l'Autre et le Pas-pareil, la faute ne lui échoit pas entièrement. Le discours philosophique a largement contribué à cela et si aujourd'hui il n'est plus aussi pesant, on ne saurait oublier trop rapidement qu'il a été longtemps le discours des discours, celui ayant autorité et faisant loi. Ainsi en va-t-il, par exemple, du concept « Homme » dont la géographie a fait grand usage mais

dont la chaîne de représentations sous-jacente est tributaire d'une pensée philosophique. De ces questions, en voici quelques-unes.

Cette notion géographique qu'est le lieu peut-elle être pensée sans penser celle du corps — corps individuel et corps social ? Habiter le monde revêt-il des formes identiques, un même sens pour tous ? Que voulait dire Hölderlin en écrivant que « l'homme habite poétiquement... » (in Heidegger, 1979) ? Est-ce que cette notion de territorialité telle qu'élaborée jusqu'à maintenant est satisfaisante et opératoire ? Permet-elle d'appréhender tous les types de rapports à l'espace ? Peut-on penser le sexe sans le réduire à un fait d'ordre biologique ? Le langage est-il sexué ?

Cette dernière question, celle de la « sexuation » du langage, me semble primordiale. D'ailleurs, le seul fait de la poser « ébranle fondamentalement ce qui se donnait pour universel » et apparaît, à y regarder de plus près, « comme un particulier propre à l'homme » (Irigaray, 1985, p. 281-282). Cette volonté d'universalité, n'est-elle pas en fait une manière d'autoriser et de justifier l'économie de la différence sexuelle ? On le sait : tout discours est le fait d'un sujet. Or, la conception moderne et occidentale de cette notion de sujet réfère à un être humain doué de raison et de langage, un être pensant, considéré comme le lieu de toute connaissance, un être conscient, capable d'agir. Or, l'un des effets majeurs de cette extrême valorisation du Logos, posé ici, et c'est à souligner, comme une détermination anthropologique et non androlologique, c'est que tout ce qui apparemment s'oppose à la conscience, au rationnel, à l'esprit, au solide, au linéaire, soit l'imaginaire, la folie, le corps, le fluide et l'entrouvert, se trouve *illico* dévalorisé, rejeté, marginalisé, reste donc méconnu. Et cela serait ainsi, parce que ce qui est dit ici féminin échapperait à l'emprise du symbolique ou, dit autrement, au registre du culturel. Or, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non, cette part irréductible qu'est le féminin est réelle. Que l'usage du terme féminin soit discutable, peut-être. Mais, il faut bien reconnaître que ce sont des femmes qui, par leurs conditions d'existence matérielle et leur histoire sont en mesure, donc plus enclines, mieux prédisposées, à exprimer ce non-dit, cet inouï. Curieusement, pourtant, il semble qu'« exprimer » ne veuille pas nécessairement dire « se faire entendre », au double sens d'écouter et de comprendre. Cette parole des femmes, cet autre du discours ou ce discours de l'autre, cette langue de l'altérité demeure, par ailleurs, le lieu d'un malentendu. Malentendu à vrai dire qu'il faut craindre. En effet, en mettant en valeur le fait qu'il y a de la différence, qu'il y a de l'autre, qu'il y a du féminin, il se pourrait fort bien que cette différence continue d'être l'attribut exclusif des femmes. Et que par un tour de passe-passe idéologique, elle soit perçue comme un écart par rapport à une norme, à une mesure, celle de l'Homme, qui est encore celle d'un grand nombre d'hommes. Également à craindre le fait qu'elle soit considérée comme un manque, un en-moins, un reflet en négatif, une image inversée. Cette différence n'est pas celle qui se donne *dans* le miroir, mais plutôt celle qui se trouve *derrière* le miroir. Elle est la marque d'un excès, d'un débordement, d'un décentrement, la marque d'une altérité inassimilable.

Ce rapprochement entre géographie et féminisme ne « contresigne » pas une déclaration de guerre, bien au contraire. De même qu'il ne concrétise pas le rejet de tout ce qui serait produit par un imaginaire masculin. Mais, il y a lieu de se demander pourquoi les femmes se sentiraient obligées à pratiquer ce mimétisme consistant à faire tout comme si elles n'étaient pas femmes. Lorsque l'on est sujet d'un discours, ici géographique, et que l'on veut également s'exposer, sexe posé, dans sa singularité d'être une femme, vient un moment où il paraît évident que les femmes-géographes pratiquent une géographie de laquelle elles sont exclues, qu'elle parlent d'un monde

dans lequel elles sont en exil. C'est pourquoi il est urgent non pas tant de démontrer que de témoigner de cette différence si on veut qu'au-delà des vœux pieux, elle ait droit de cité.

NOTES

[1] Ce texte constitue la seconde version d'une communication présentée lors du 53e Congrès annuel de l'ACFAS, tenu à l'Université du Québec à Chicoutimi en mai 1985. Comme il m'était impossible de m'y rendre, elle a été lue et présentée par Lyse Pelletier lors d'une session spéciale intitulée « Une géographie au féminin est-elle possible ? » Qu'elle en soit remerciée ici.

[2] Au cours de l'hiver 1985, six étudiantes graduées du Département de géographie de l'Université Laval se sont rencontrées hebdomadairement afin de mettre en commun non seulement leurs préoccupations et interrogations intellectuelles, mais aussi les conditions matérielles et existentielles dans lesquelles elles avaient à conduire leurs travaux de recherche et thèses. À sa manière chacune d'elles a largement contribué à la réalisation de la session spéciale (cf note 1) « Une géographie au féminin est-elle possible ? » qui a suscité un intérêt certain. Enfin, je dois dire que ces rencontres, outre la complicité et les critiques amicales qu'elles ont suscitées, m'ont confirmé l'urgence et la pertinence de prêter une voix à ces remarques liminaires.

[3] Ces quelques chiffres proviennent d'une petite enquête-maison réalisée par Andrée Héroux au printemps 1985. Ils reflètent la « condition féminine » dans les Départements de géographie de cinq Universités québécoises : celles de Montréal, de Sherbrooke et de Laval et les Universités du Québec à Chicoutimi et à Montréal.

SOURCES CITÉES

HEIDEGGER, Martin (1979) *Essais et conférences*. Paris, Gallimard.

IRIGARAY, Luce (1985) Le langage de l'homme, in *Parler n'est jamais neutre*. Paris, Éd. de Minuit, p. 281-292.

RAFFESTIN, Claude (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Librairies techniques (Litec), 249 p.